

effet, mis la main sur mon bidet, que deux blancs, dont l'un armé d'une carabine, emmenaient vers Wepener avec trois autres chevaux. Ces brigands ont été tout interdits de se voir suivis de si près; ils ont prétendu qu'ils avaient pris mon cheval par erreur et l'ont rendu à mon garçon sans difficulté, ne paraissant désirer qu'une chose, c'est de se séparer de lui le plus tôt possible.

Je le trouve encore tout glorieux de son coup de maître, et brûlant de faire arrêter les voleurs dans le village. J'eus de la peine à lui faire comprendre qu'il m'était impossible d'aller de maison en maison, à la recherche d'individus que je ne connaissais pas, et qu'il valait mieux nous en retourner avec notre bien, heureux de l'avoir recouvré à si bon compte. Et nous quittons Wepener, mais non sans avoir raconté tout haut notre aventure, et laissé le signalement des voleurs à des marchands de ma connaissance. Jugez quel spectacle ce devait être de me voir en toilette peu présentable et tout excité par l'ardeur de la poursuite et de mon indignation. Aujourd'hui, j'ai reçu un billet de Maseyn, qui me dit que le juge de paix de Wepener me demande d'aller le voir demain ou après-demain avec Mathlokotsi. On a peut-être mis la main sur les voleurs qui avaient, paraît-il, pris les trois juments de Maseyn.

Voilà mon aventure; c'est de l'Afrique toute pure, en temps de guerre; le vol de nuit et de jour.

H. DIETERLEN.



LETTRE DE M. ELLENBERGER A SES AMIS DE LA MAISON
DES MISSIONS

Massitissi, le 11 novembre 1880.

Quelques lignes très à la hâte, car le courrier va partir et je ne voudrais pas vous laisser tous dans l'inquiétude à

notre sujet. Les journaux du Cap doivent vous avoir mis au courant de tout ce qui se passe au sud de l'Afrique, et plus particulièrement au Lessouto ; cependant il ne vous sera pas indifférent de recevoir quelques mots de Massitissi, touchant les tristes événements du jour.

Toutes les tribus se soulèvent contre le gouvernement colonial et même, dirait-on, contre les institutions chrétiennes. Les magistrats, marchands et missionnaires des tribus cafres de l'autre côté des Maloutis ont été obligés de s'enfuir de leurs postes, magasins et stations. Tout est pillé et détruit, des églises même sont brûlées. Les Bassoutos seuls ont jusqu'ici respecté leurs missionnaires et leurs stations. Notre position à Massitissi devient de plus en plus critique, car tous les Bassoutos de Matatiélé et de Paballong se sont repliés sur les Maloutis avec leurs familles et leur bétail, et d'un moment à l'autre nous pouvons nous attendre à les voir descendre de ce côté-ci des montagnes et remplir le pays de Morosi, qui est resté désert depuis la dispersion des Bapoutis. Comme ils font cause commune avec leurs compatriotes du Lessouto, ils ne manqueront pas de chasser, s'ils le peuvent, le magistrat, M. Austen, et de nous faire pour cela la partie un peu plus chaude qu'il ne serait à désirer (1). Le sang a déjà été répandu près de Dordrecht, et à quelques milles seulement de Queenstown. Ces villages coloniaux sont dans la plus grande agitation, la panique s'empare des fermiers et des habitants des villes tout le long de la frontière des contrées habitées par les noirs jusque sur les bords du Kei en Cafrerie. Le gouvernement appelle sous les armes tous les gens de bonne volonté et force les *Burghers* à prendre les armes. Mais la plupart de ces fermiers hollandais de la Colonie se refusent à combattre contre les Bassoutos, ne voulant pas soutenir la politique du désarmement.

(1) On a vu dans notre dernier numéro que les habitants de Massitissi sont demeurés fidèles au gouvernement colonial.

(Note des Réd.)

Le 29 octobre, il y a eu de nouveau un sérieux combat près de Maféteng, combat dans lequel les Bassoutos ont eu un grand succès qui déjà a du retentissement partout. Le village de Lérotholi, pris le 21 octobre par les troupes du Gouvernement, après une lutte acharnée de six à sept heures, a été repris par les Bassoutos. Les blancs ont été contraints de battre en retraite après dix-sept à dix-huit heures de marche, de lutte et de fatigue. Les dizaines de mille hourras poussés par les Bassoutos en voyant les blancs se retirer ont été des plus mortifiants pour ces derniers. Jamais les Bassoutos n'avaient déployé plus de courage; aussi tout le monde dans le camp de Maféteng est unanime à dire qu'il ne faut pas moins de dix mille hommes pour se rendre maître du pays. Les Bassoutos forgent des sagaies et des haches de guerre, ayant observé, le 19 octobre au combat de Kalabane, que cela faisait plus d'effet sur les blancs que les Martini-Henry qu'ils se procurent parmi les Boers de l'Etat-Libre. Depuis un mois, les blancs ont perdu une centaine des leurs, parmi lesquels passablement d'officiers et sous-officiers. Avec cela, un bon nombre de blessés. Les chiffres des Bassoutos tués, donnés dans les journaux, sont exagérés aux trois quarts. Il n'y a ni découragement, ni division parmi eux, au contraire, ils ne pensent qu'à une chose, reprendre le gouvernement de leur pays ou mourir pour les armes qu'on veut enlever sans cause.

Au milieu de tout cela, nous conservons notre calme, et soutenons nos gens par notre exemple, par la prédication, des réunions de prière, les écoles et l'évangélisation. Nos chers amis Preen sont retournés à leur poste de l'école industrielle prendre soin de leurs champs; c'est le moment de chasser les myriades d'oiseaux qui détruisent le froment sur pied et de sarcler le maïs. Personne n'aurait voulu y aller, ni pour or, ni pour argent, s'ils n'avaient donné l'exemple en y allant eux-mêmes. Or, la famine est grande parmi les gens, et nous-mêmes, nous n'avons plus

rien dans le grenier. La nécessité nous force à faire bonne mine à mauvais jeu. Les indigènes, voyant cela, s'enhardissent, cultivent et soignent leurs jardins, leurs céréales. Je crains cependant que nos amis Preen ne se représentent pas tout le danger qu'ils courent en couchant dans leur station, n'ayant avec eux que deux hommes et plusieurs femmes et enfants. Il se peut que, d'ici à quelques jours, ils aient à se réfugier de nouveau à Massitissi et même avant la récolte de leur froment.

Il me faut terminer. Excusez ma hâte ; je n'ai même plus le temps de me relire.

Votre tout affectionné,

F. ELLENBERGER.

STROPHES SUR LES MALHEURS DU LESSOUTO

Au moment où la nouvelle année va commencer d'une manière si triste pour nos missionnaires, nous recevons de M. le pasteur Benoît, de Montauban, une touchante effusion qu'il a fait précéder de ces mots :

Cher monsieur et vénéré frère,

Les épreuves de notre cher Lessouto m'ont inspiré quelques vers que je vous envoie, sur l'avis de quelques amis et en particulier de M. Pédézert, pour le *Journal des Missions*. Dieu veuille préserver de la destruction ces Eglises, hier encore si florissantes, et donner courage et consolation à nos chers missionnaires.

LE LESSOUTO

I

La vigne du Seigneur étendait ses racines
 Dans ces champs lointains et bénis ;
 L'eau du ciel l'arrosait et les plantes divines
 Y produisaient des fruits exquis.